



# La dernière goutte de pétrole

Texte : *Anne Guérin*  
14 janvier 1974

Illustration : Fago Studio

1973, sauve-qui-peut général : la première crise pétrolière vient d'éclater après 30 ans d'opulence. La France du plastique et de la voiture entre dans l'ère des interrogations. Pour les réponses, on cherche toujours.

**E**n décembre 1973, la société de consommation a semblé un moment atteindre son paroxysme en même temps que son terme. La vente de foie gras et de champagne, les départs en vacances battaient très largement les records de 1972. On s'arrachait les cadeaux les plus extravagants. De nombreuses publicités proposaient des articles de grand luxe : l'une d'elles affirmait que « le superflu [est] chose très nécessaire ».

En même temps, la majorité des Français s'attendaient à une récession et à une réelle pénurie de pétrole. Les Cassandre étaient légion : « C'est la fin », annonçait *Le Sauvage* [mensuel d'écologie politique]. « Dès cette nouvelle année sans pétrole... nous allons réapprendre l'art de dépenser... en tournant sept fois notre billet dans notre porte-monnaie », lisait-on dans *Elle*. *Le Canard enchaîné*, dans la foulée du pape, préconisait la circulation équestre en ville. Dans *Le Nouvel Observateur*, Maurice

Clavel s'apprêtait à reprendre ses chaussettes et Michel Bosquet rappelait opportunément que « la production de tissus pratiquement inusables, de chaussures durant des années, de machines... capables de fonctionner un siècle, tout cela est dès à présent à la portée de la technique et de la science ».

Ainsi notre concierge, 60 ans, envisageait-elle allègrement de pédaler, avec son petit-fils, sur les autoroutes désertes du dimanche. Les magazines retrouvaient la nostalgie du linge lavé à la main et au savon de Marseille, évoquaient, avec attendrissement, la grand-mère qui couvrait toujours ses casseroles et transformait ses tricots en chaussettes, et même racontaient le bain chaud hebdomadaire où se plongeaient successivement tous les membres de la famille, à commencer par bébé.

Un « futurisme » audacieux faisait, cependant, dans l'opinion autant de ravages que le passéisme. Pour certains, la relève du pétrole par l'énergie nucléaire était imminente. On trouvait des femmes pour affirmer qu'on pourrait très bien fabriquer du pétrole à partir du charbon. L'EDF était débordée par les demandes de chauffage électrique intégré, alors que 90 % des immeubles ne sont pas adaptés à une telle installation qui exige, notamment, une parfaite isolation thermique. L'écologique

*Sauvage* titrait : « Branchez-vous sur le soleil », mais expliquait, en page intérieure, que le chauffage solaire est inconcevable dans nos villes où les immeubles se font mutuellement de l'ombre. Une partie du grand public qui n'avait pas encore digéré ce déluge d'informations techniques et énergétiques croyait dur comme fer que l'an 2000 allait commencer dès 1974. Ailleurs régnait, au contraire, le plus noir pessimisme. Les ventes de résidences secondaires étaient tombées à zéro, un fabricant de produits récurrents manquait de bidons de plastique et la Fédération française des industries transformatrices de plastiques (FFITP) poussait un « véritable cri d'alarme ». Dans l'industrie des textiles on voyait « s'allumer le clignotant rouge ». Les patrons brandissaient l'épouvantail du chômage. Les ouvriers soupçonnaient les patrons de chercher dans la crise pétrolière un prétexte à des licenciements déjà prévus et de créer des pénuries artificielles de matières synthétiques.

L'homme le plus calme que nous ayons rencontré pendant toute cette période était un Arabe. Ex-colonisé, il songeait à tous ceux de ses frères qui gelaient au même moment dans leurs gourbis, bidonvilles et camps de réfugiés. L'idée que les Français puissent être un peu moins bien chauffés ne l'émouvait donc

pas jusqu'aux larmes. Mais sa sérénité tenait surtout au fait qu'à son avis les Arabes ne pouvaient pas couper le cordon ombilical qui les reliait à l'Europe, leur mère nourricière.

Il voyait juste. « Pétrole à gogo », titrait enfin *France-Soir* le 26 décembre. C'était le beau cadeau de Noël. En trois jours, la grande trouille était oubliée. Notre concierge partait à la campagne, mais en voiture. La FFITP poussait un soupir de soulagement. On relançait les fabrications de tissus synthétiques au lieu de les diminuer. Les agents immobiliers reprenaient espoir. Maurice Clavel pouvait jeter ses chaussettes trouées. Quant aux patrons, « ils allaient pouvoir continuer à gaspiller jusqu'à la dernière goutte de pétrole », disait-on chez les syndicats.

Eh oui !, la grande trouille est passée, et c'est presque dommage. Car, à bien y réfléchir, des perspectives lumineuses s'ouvraient, en décembre, aux consommateurs las de trop consommer (...).

Il n'est pas question de nier l'évidence, à savoir que la pétrochimie nous a procuré d'innombrables produits irremplaçables. Qu'elle veuille bien agréer l'expression de notre reconnaissance émue. Mais on aurait pu se passer de vêtements de ski « antidérapants », de voilages tergal omniprésents

quoiqu'inutiles dans les immeubles sans vis-à-vis, de certaines plaques insecticides réputées dangereuses pour la santé... On aurait pu récupérer la sciure de bois au lieu de la jeter, et en faire davantage d'agglomérés, des revêtements muraux qui s'enflamment moins vite que les polystyrènes expansés et autres matières synthétiques dont notre concierge ne voudrait pour rien au monde.

La FFITP déjà nommée s'enorgueillit du fait que chaque Français consommait en 1972 en moyenne 42 kg de plastiques (contre 10 kg en 1962). Elle ne dit pas combien il en jette, ni qu'il pollue l'environnement avec ces matières non biodégradables ; elle ne tient pas compte du renchérissement des marchandises dû à ces emballages et oublie que, bien souvent, les fruits, légumes et viandes ainsi conditionnés sont avariés au-dessous.

L'opinion du consommateur économe n'est pas celle de l'industriel, bien sûr. Pour le second, l'article le plus éphémère est souvent le plus rentable, qu'il s'agisse de collants, d'emballages en plastique ou de bombes. En décembre, alors qu'on pouvait craindre une pénurie de pétrole, un producteur de bouteilles en plastique n'envisageait leur rationnement «qu'en cas de guerre». Un célèbre fabricant de collants éclatait de rire quand nous

lui demandions innocemment s'il songeait à produire moins de collants, mais de meilleure qualité. Quant aux fabricants de chaussures (envahis, eux aussi, par des matières dérivées du pétrole), ils soutenaient que le public préférerait les articles les moins chers, donc (souvent) les moins solides.

«En effet, dit-on à la CFDT, l'ouvrier n'achète pas une paire de chaussures inusables à 200 F, mais plutôt quatre paires, à 60 F chacune, qu'il use rapidement.» Ainsi, ce sont les couches modestes qui font les frais du gaspillage. Mais en même temps ce gaspillage leur fournit du travail, en fouettant notre expansion. C'est pourquoi, dans le système actuel, une croissance réduite, même limitée au secteur des plastiques et des fibres synthétiques, pourrait avoir de lourdes conséquences. On comprend qu'une telle perspective ne suscite pas plus d'enthousiasme chez les syndicalistes que chez les patrons.